

LES EXILÉS  
MEURENT AUSSI D'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

KHOMEINY, SADE ET MOI, Grasset, 2014.

ABNOUSSE SHALMANI

LES EXILÉS MEURENT  
AUSSI D'AMOUR

*roman*

BERNARD GRASSET  
PARIS

Photo de la bande: ©

ISBN 978-2-246-86233-8

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2018.*

*À ma mère*



« Les hommes se trompent lorsqu'ils pensent être libres et cette opinion consiste en cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés. »

Spinoza, *L'Éthique, Livre II*

« Le mythe raconte qu'Apollon avait reconstitué Dionysos démembré. C'est l'image neuve, inventée par Apollon, d'un Dionysos sauvé de son déchirement asiatique. »

Nietzsche, *La vision dionysiaque du monde*

« Sa logique violente et atroce aboutissait toujours au meurtre. Tous ses principes demandaient du sang. Sa société ne pouvait se fonder que sur des cadavres et sur les ruines de tout ce qui existait. Il poursuivait son idéal à travers le carnage, et pour lui le seul crime était de s'arrêter devant un crime. »

Lamartine, *Histoire de Girondins*





## *Prologue*

Toute histoire commence un jour, quelque part. Un jour anodin, pareil à tous les autres où soudain tout s'accélère, tout s'emballe et se détériore. Ou bien un jour singulier, espéré, peut-être redouté, une croix rouge sur un calendrier, passage radical d'un *avant* à un *après*.

Cette histoire débute un jour où un avion décolle de Téhéran pour atterrir à Paris. Dans cet avion, il y a une majorité d'Iraniens. Des Iraniens tendus, ce sont des vaincus : des royalistes obtus qui regretteront, pour le restant de leurs jours, le dernier shah d'Iran ; mais aussi des communistes figés, révolutionnaires amnésiques, qui maudissent les Américains en levant le poing. Ils ont passé d'innombrables contrôles de sécurité, montré passeport et visas, répondu aux questions intrusives, évité les regards ombrageux des gardiens-de-la-morale-mon-cul. Et pourtant. Ils scrutent, anxieux, la piste de décollage puis les nuages, suivent des yeux les hôtesse, chuchotent, sursautent au moindre bruit. Ils savent tous que c'est un jour comme celui-là. Une transition qui entérine leur défaite.

Enfin, l'hôtesse de l'air aux couleurs d'Air France annonce que l'avion vient de quitter l'espace aérien iranien et que l'alcool est dorénavant autorisé. On entend alors un long soupir de soulagement, les femmes retirent leur voile d'un geste brusque et définitif. À l'atterrissage, il n'y a plus une seule goutte d'alcool dans l'avion et c'est en titubant que ces Iraniens foulent le sol parisien.

Parmi eux, il y a une femme, Niloophar (surnommée Niloo) et son mari Siamak qui a les cheveux blonds et les yeux verts du nord de l'Iran, et leur petite fille, Shirin, qui a les cheveux du père, les yeux noirs, la peau très blanche et le nez grec (on se demande encore d'où lui vient ce nez inédit dans la famille, on se le demande en plissant les lèvres, en interrogeant le passé, les guerres, les invasions qui ont introduit ce nez grec dans ce visage déjà si peu persan). Et dans le ventre de Niloo, il y a aussi le tout petit frère.

Ils quittent leur pays de naissance, le pays où ils ont vécu jusqu'alors, ils partent en abandonnant presque tout, et en n'espérant presque rien. Ils sont des exilés comme les autres, tourmentés par les mêmes questions, étouffés par les mêmes doutes, assommés par l'Histoire. Niloo n'attend qu'une seule chose : retrouver ses trois sœurs (Mitra, Zizi et Tala) réfugiées à Paris. Siamak est déjà un fantôme qui déambule et se cogne contre les murs : les tantes, l'oncle, le grand-père, sa femme et le destin. Shirin va retrouver son grand amour d'enfance – sa tante Tala. Nul ne sait encore rien du tout petit frère ; et personne dans cet avion n'ose se poser, ce jour-là, davantage de questions, sinon ils retourneraient vers le pays natal, à la banalité de leur vie

et oublieraient tout le reste. Le reste, à savoir la révolution islamiste, la guerre et leur défaite. Nous sommes en septembre 198... et Téhéran est bombardé presque chaque soir.

Je n'avais que huit ans, je portais le prénom d'une antique reine arménienne dépressive (certainement vierge) – et mon visage était un point d'interrogation.



Première partie

*An I de l'exil*



Si je ne m'imaginai pas retrouver une maison équivalente à celle que je venais de quitter à quelque 4 215 kilomètres de là – mes parents m'avaient prévenue – je ne m'attendais pas à ça. Trois fois deux pièces dans la même résidence, dans le même immeuble, les uns au-dessus des autres, mes deux tantes célibataires au dernier étage dans un appartement que Mitra avait baptisé *l'Atelier*, et qui m'était interdit tant les toiles de Zizi, les tubes de peinture, les pinceaux, les sculptures de Tala, la glaise, le plâtre, le marbre parfois, les photographies, les dessins, les livres d'art et les nus, les nombreux nus, occupaient tout l'espace.

C'était laid. Un balcon filant, mais vide. Le gris des immeubles pour seul horizon. Le minimalisme bétonné de la fin des années 70. Alors qu'une musique iranienne qui se voulait joyeuse prenait tout le monde à la gorge, Mina, la fille de Mitra et du Chinois, nouveau-née à la pilosité excessive, dormait. Je regardais autour de moi, tout me semblait banal : les assiettes, la moquette râpeuse, les ampoules nues, le papier peint d'un beige vieillot avec des

motifs de bambou. Quelques bibelots de valeur, rapportés entre les pulls de nos valises, juraient avec le décor. D'un an mon aîné, mon cousin Pejman (l'autre enfant de Mitra et du Chinois), se tenait dans un coin et, toujours effrayé, toujours silencieux, bâtissait des constructions tortueuses en Lego qui tenaient pourtant debout. Immobile sur le seul fauteuil confortable, grand-père Mahmoud, le père de Niloo et de mes tantes, n'avait pas desserré les dents depuis l'exil – je pensais qu'il était devenu gaga et parfois, en passant près de lui, j'agitais ma main devant son visage pour vérifier qu'il était encore en vie. Il me lançait alors un regard vide et je m'éloignais, en précisant à celui que je croisais que le grand-père était bien vivant.

Je fis le tour de l'appartement. J'en refis le tour. Je tentai de pousser les murs, espérant une porte cachée, une suite dans cet espace trop petit : mais où allais-je dormir ? La réponse vint rapidement. Par terre. Sur des matelas, dans le salon-salle-à-manger-bibliothèque-bureau avec mon père et ma mère – et le tout petit frère dans le ventre de ma mère.

L'exil, c'est d'abord ça : un espace confiné, entouré d'un monde inconnu et vaste, et d'autant plus inaccessible qu'il paraît impossible de s'échapper de la cage où s'amassent les restes misérables du pays natal.

J'étais coincée.

Le vrai drame de ce premier jour de septembre fut l'absence de Tala. Elle était belle et n'avait que dix ans de plus que moi. Les cheveux noirs et longs, la peau mate, les yeux bridés, cernés de khôl noir, auréolés d'épais sourcils



en accent circonflexe, les lèvres charnues, tout en elle respirait la sensualité qui enrobait la rondeur de son corps d'impatience. Elle était trop maquillée, trop brusque, trop bruyante, presque vulgaire, mais personne ne lui ressemblait. Je l'aimais. J'attendais son retour, le ressentiment le disputant à la tristesse : je ne l'avais pas vue depuis si longtemps, était-il possible qu'elle ne m'aime plus ?

Comme moi, Zizi attendait Tala. Zizi – c'était son surnom, personne alors ne savait qu'en France, Zizi voulait dire pénis, qu'importe, d'ailleurs, Zizi resterait toujours Zizi. Elle s'était assise à côté de moi, son carnet de dessin sur les genoux, son crayon à papier dans la main. Mais elle ne dessinait pas, elle ne me parlait pas, elle attendait Tala. Zizi était à ce point pathétique que ses futurs psys s'endormiraient lors des séances : elle refusait obstinément de faire le lien entre son amour absolu pour Tala, son désir des femmes et sa tendance autodestructrice. Zizi, un vers de Baudelaire : « Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre. » Elle aussi doutait de l'amour de Tala.

Quand le doute de l'exil vous prend, vous êtes foutu. Peut-être était-ce ce doute, manifeste dans l'instabilité des corps qui ne savent plus comment se tenir, ni à Paris ni dans les conversations, qui hésitent, bifurquent, reprennent sans logique, peut-être était-ce ce doute qui me fit chanceler dès le premier jour. C'est quelque chose, l'exil : une claque qui vous déstabilise à jamais. C'est l'impossibilité de tenir sur ses deux pieds, il y en a toujours un qui se dérobe comme s'il continuait de vivre au rythme du pays perdu.